

**Fiche de lecture**

Savoy, Bénédicte (2017), **Objets du désir, désir d'objets**, Paris : Fayard, 88 p.

♦ Bénédicte Savoy est historienne de l'art, spécialiste de l'histoire transnationale des patrimoines et des musées, Professeure à la Technische Universität de Berlin depuis 2003, et au Collège de France depuis 2017. C'est une spécialiste des questions de « translocations patrimoniales », un terme général qu'elle propose à la place de « spoliation », « vol » ou « butin » etc., « non pour dépolitiser le débat, mais pour y faire entrer toutes les catégories d'appropriation d'œuvres d'art et du patrimoine au dépend d'un plus faible, économiquement, ou militairement » (*Le Monde*, 19.08.2017). B. Savoy est d'ailleurs connue pour le « Rapport Sarr-Savoy » de 2018, (intitulé « Restituer le Patrimoine africain : vers une nouvelle éthique relationnelle », publié au Seuil), qu'elle a coécrit avec l'économiste et écrivain sénégalais Felwine Sarr, sur commande du gouvernement Macron, dans le but de dépasser l'argument de l'inaliénabilité du patrimoine national.

♦ Cet ouvrage est la publication de sa leçon inaugurale, au titre éponyme, prononcée en mars 2017 au Collège de France, où a été créé une nouvelle chaire internationale d'« Histoire culturelle des patrimoines artistiques en Europe, 18<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle » - dont les questions de translocations sont un des champs d'étude. Ce court texte (d'environ 80 pages, ce qui correspond à une allocution d'une heure) relève donc plutôt de l'essai, proposant une synthèse de ses réflexions, de ses recherches et de ses méthodes, mais qui laisse aussi paraître les *valeurs* qui les sous-tendent. C'est la démonstration d'une méthode de recherche fondamentalement transversale – qui varie « les perspectives, les focales et les échelles » (p. 32).

♦ En guise d'introduction, B. Savoy présente trois objets qui l'accompagnent qui, comme bien des œuvres d'art, ont une « biographie » complexe, et qui ont « une valeur affective [...], culturelle, historique, matérielle, économique, politique, locale et globale. » (p. 29). Des objets (ou sujets ?), et donc un patrimoine qui sont présents pour les uns, mais absents pour les autres. Elle pose ainsi un de ses *leitmotifs*.

La professeure inscrit sa nouvelle chaire dans une discipline d'histoire transnationale, qui étudie les « transferts culturels » – à savoir « les imbrications multiples entre aires culturelles parfois éloignées » (p. 34). La méthode d'une telle discipline passe par le décroisement des champs chronologiques et des aires culturelles, en multipliant les perspectives – et notamment, en faisant dialoguer les disciplines et les historiographies.

Dans la première partie de sa leçon, B. Savoy présente les principaux enjeux liés au patrimoine, qui sont rattachés au champ chronologique (18<sup>e</sup>-20<sup>e</sup>) couvert par sa chaire : Siècle des Lumières et expéditions scientifiques, Révolution française et conquêtes napoléoniennes, ainsi que le 19<sup>ème</sup> siècle des musées universels et des conquêtes commerciales.

Mû par l'idée que « C'est par la beauté qu'on arrive à la liberté » (Frédéric Schiller), le Siècle des Lumières voit la création de musées et galeries publics un peu partout en Europe. C'est l'époque, également, des expéditions scientifiques (comme celles de James Cook), qui font entrer des « objets nouveaux et déracinés » (p. 38) dans la sphère culturelle européenne: les *exotica*, qui viennent des Amériques, de Chine et des Indes.

Puis avec la Révolution française s'impose durablement, dit-elle, l'idée selon laquelle « l'appropriation intellectuelle des 'objets d'art et de sciences' [...] est nécessairement liée à leur appropriation matérielle » (p. 39). Tous ces trésors doivent donc être rassemblés à Paris, au Louvre et à la Bibliothèque nationale : c'est la doctrine du « patrimoine libéré » appliquée par le Directoire, et qui a pour mode d'acquisition les conquêtes napoléoniennes. Le Louvre impose alors au reste de l'Europe (pendant vingt ans) un modèle de musée centralisateur et universel, exhaustif et structuré, mais aussi un musée qui incarne trois désirs : plaisir des sens, connaissance et domination.

Au 19<sup>ème</sup> siècle, la triade française « musée, nation, patrimoine » s'exporte, et des musées universels sont créés partout en Europe. Compétition et émulation font exploser le marché de l'art, et les collectionneurs se fournissent partout en Europe et dans le monde – que les

chemins de fer et la navigation à vapeur rendent plus accessible. Après les expéditions scientifiques du 18<sup>ème</sup>, les guerres de conquête et d'influence commerciale du 19<sup>ème</sup> rapportent en tribut les trésors du Palais d'été de Pékin ou les « bronzes du Bénin ».

Dans la dernière partie de sa leçon, B. Savoy donne voix, d'une part aux vainqueurs – qui jouissent de ces nouvelles possessions, et d'autre part aux dépossédés. Elle commence en effet par évoquer ce qu'elle appelle la « face diurne » de cette accumulation du patrimoine universel : à savoir, les émotions et fécondations esthétiques créées par ces objets. Parmi les nombreux exemples de « nucléations culturelles inattendues » (p. 72), il y a l'effet produit par les têtes de Néfertiti et d'Akhénaton sur les Berlinoises : découvertes en 1912 à Tell al-Amarna, en Egypte, et déplacées à Berlin en 1913, ces têtes sculptées 34 siècles plus tôt ont fasciné les artistes d'avant-garde et la population berlinoise en général, qui s'y est aussitôt attachée, profondément et durablement.

B. Savoy aborde ensuite la « face nocturne » de ces translocations et la responsabilité des vainqueurs, en posant la question suivante : « Comment justifier que les uns aient un accès au patrimoine d'une humanité dont les autres sont tenus éloignés, physiquement et économiquement ? » (p. 74). B. Savoy invite ceux qui sont du côté des vainqueurs, à tenter de comprendre et se mettre à la place des dépossédés (qu'ils ont aussi été, à certaines époques) et à affronter les sujets qui fâchent.

Elle insiste enfin sur l'importance de multiplier les perspectives (historique, politique, culturelle, mais aussi idéologique, symbolique ou émotionnelle) pour relever la complexité et la singularité de chaque cas. Un préalable indispensable pour permettre une introspection qui ne consiste pas forcément à se blâmer et tout restituer précipitamment, mais à faire effort de mémoire et d'imagination : bien connaître les conditions de l'arrivée d'un objet, et se rappeler qu'il est absent pour d'autres.

♦ Dans une leçon au ton libre mais très solidement construite, peuplée de digressions toujours pertinentes, et parsemée de formules limpides concernant des concepts complexes comme la culture, le musée ou le patrimoine, B. Savoy propose une synthèse convaincante des multiples enjeux soulevés par ces questions de translocations et restitutions. Un sens aigu du récit (où elle fait entendre les voix de nombreuses personnes), et des descriptions d'œuvres d'art d'une grande justesse, rendent son propos très vivant.

Ces questions ne sont pas nouvelles, elles remontent même à l'Antiquité (Cicéron contre Verrès) ; et 1815 est l'année de la plus grande campagne de restitution de l'histoire (certes à l'intérieur de la zone européenne). Mais aujourd'hui, cette question est devenue débat public, elle est sur le devant de la scène et depuis une dizaine d'années, une nouvelle forme de citoyenneté met les musées face à leurs responsabilités. Un travail comme celui de Bénédicte Savoy donne des outils de réflexion et de compréhension indispensables à ces débats, encore trop politiques.

B. Savoy incarne totalement, dans son travail, cette empathie qu'elle demande aux possédants de témoigner envers les dépossédés. Cela se reflète jusque dans sa manière d'envisager les objets d'art presque comme des sujets, immortels, qui ont un rôle à part entière à jouer dans ces relations triangulaires (entre objet, possédants et dépossédés). Loin de rendre son analyse subjective, cette empathie la pousse à investiguer pour mieux comprendre, et à prendre en compte l'ensemble des émotions qui entrent en jeu : c'est « l'inquiétude positive » (p. 32) que génèrent en elle ces objets qui lui sert de moteur, dit-elle, et cela complète admirablement, à mon sens, une maîtrise impressionnante de l'histoire européenne et universelle, doublé d'une grande rigueur méthodologique.

Sa démarche scientifique a force de mission et un texte comme celui-ci prend par moments la forme d'un manifeste ou d'une charte éthique à l'intention du chercheur, du directeur, mais aussi du simple visiteur de musée : nous avons le devoir, dit-elle, de penser « ensemble, comme une unité contradictoire » les aspects positifs et stimulants du patrimoine et des musées, et leur « revers de violence symbolique et réelle » (p. 47). C'est un devoir de connaissance et de souvenir, mais aussi d'imagination, et c'est un devoir civique, universel.

On pourrait déplorer qu'il n'y ait pas davantage d'exemples de ces « translocations » dont elle pose les multiples enjeux : c'est une invitation à écouter sa série de cours de 2017, au Collège de France, intitulée « A qui appartient la beauté ? », où elle raconte magnifiquement les « faces diurnes et nocturnes » de plusieurs cas de translocations.